

Le vol au retour de Tel-Aviv avait été calme. Au sortir de la nuit, la magie des Alpes s'étalait devant nous. La canine féroce du Mont Cervin semblait vouloir croquer l'étalement paisible du glacier du Mont Rose. Au-delà des vallées encore grises d'une obscurité froide, une écharpe soyeuse désignée par le soleil naissant luttait encore contre la mâchoire acérée des Aiguilles de Chamonix. Plus loin, le Jura, prosterné à jamais devant le mont Blanc, semblait avoir abdiqué dans sa lutte inégale entre l'ombre et la lumière contre le maître des altitudes. Les plaines de Bourgogne s'étaient réfugiées prudemment dans la brume pour la nuit et peinaient à émerger dans le matin froid. Le Morvan moutonnait bravement de ses collines dures et les premières plâtitudes tristes de la vallée de la Seine se signalaient déjà.

Le Mirage F1C avait avalé la dune claire du Ouaddaï comme une terre insignifiante. Vitesse : 850 km/h, altitude : 10 mètres environ. Les épineux défilaient en rangs clairsemés à gauche et à droite comme autant de spectateurs figés par la vitesse. Dans le pare-brise étroit de mon chasseur, le dôme sombre de la mèche d'un volcan séculaire défiait le ciel, comme pour échapper à la brume de sable surchauffée de la journée. Un troupeau de chèvres perdu reliait courageusement le désert à un semblant de vie. Les rares hommes aperçus, eux, résistaient à cette immensité minérale redoutable, sans autre raison visible que d'exister dans leur siècle. Des empilements fantomatiques d'agilités géologiques se succédaient, toujours plus osés et plus créatifs. Des formes animales monstrueuses avaient déformé l'écorce de la terre aride comme pour imposer leur puissance et leur loi de faune de pierre.

La plateforme familière de l'aéroport de Charles de Gaulle dansait par intermittence dans le verre inondé du pare-brise du Boeing 777. Une forte tempête de sud se signalait sans ménagement, secouant indifféremment les hommes et les machines. Les arbres subissaient les rafales de pluie, de grêle et de vent avec l'autorité sereine des âges. Ce jour-là, le ruban de bitume luisant de la piste 26 gauche semblait vouloir échapper à tout contrôle et se venger des agressions quotidiennes trop faciles. Sur un dernier mouvement du manche, les 230 tonnes de l'avion s'étaient agrippées à la piste avec un soulagement coupable, soudainement devenues incapables d'affronter plus longtemps la furie des éléments. Puis, le hurlement sourd et profond des reverses avait grondé magistralement pour faire taire toutes les vellétés du vol.

La signature rageuse des six cylindres du moteur Lycoming entraînait mon Cap 231 dans une danse épuisante. Le vol échappait à toute rationalité, mes mains actionnaient sans calcul et sans ménagement des commandes directes et vives. Déclenchés, ruades, vrilles, ressources, tout un ensemble de presque violences aérodynamiques que ma machine réclamait, avide de sensations et de mouvement perpétuel. Chaque fibre de cet ensemble de bois faisait bloc pour former une masse indestructible d'énergie et de souplesse. Et l'inertie des figures me balançait d'un côté à l'autre, en pantin dérisoire, suivant attentivement le rythme déclinant de mes possibilités. Les râles intermittents du moteur, contraint de réguler sa puissance à chaque instant, signalaient la résistance extrême de la mécanique à des forces supérieures.

« En colonne, top » ! Le dièdre de queue de l'Alpha Jet de mon leader solo vibrait maintenant, à quelques mètres devant moi, dans l'air toujours agité d'une Provence venteuse. Puis, la fumée rouge était soudainement apparue à la sortie de la tuyère du réacteur gauche, signalant l'approche du théâtre mouvementé à venir. Sur un ordre radio bref de Didier, j'avais basculé ma machine sur le dos. Un geste automatique et complexe sorti de mes entrailles. L'équilibre hallucinant de ces deux dauphins colorés et inséparables volant maintenant sur le dos, à moins de trois mètres l'un de l'autre, c'était la traduction d'heures d'entraînement toujours exigeantes, de vols matinaux sans concession et du

renoncement acharné à l'abandon. La trajectoire était installée. L'équilibre miraculeux semblait indestructible. Je vis la zone colorée du public approcher, comme une photo qu'on aurait agrandie jusqu'à en distinguer les pixels.

Le puy Mary avait retrouvé son calme majestueux et sa sérénité séculaire. La tempête avait sérieusement malmené les chênes et les dômes de lave. Il ne disait pourtant rien de la veille. Un temps indifférent aux malheurs des hommes avait déjà effacé un drame violent. Pas de trace, pas d'indication, pas de silence supplémentaire qui dise qu'on avait vu la vie se perdre en quelques fractions de secondes. Les dômes alentour semblaient vouloir timidement nommer l'instant, mais le Puy Mary les éteignait de toute son autorité. La petite commune de la Chapeloune n'avait pas compris le fracas. Un tonnerre géant, invisible et soudain. Les animaux s'étaient tus, d'autres avaient fui d'instinct. Les nuages avaient piégé le Mirage dans leur souricière de coton. Le granit dur et la lande désordonnée du Cantal retenaient maintenant à jamais mon ami Olivier.

Les fumées du dernier passage se dissipaient lentement. L'ensemble précédent avait été parfait, en conscience, porté par une âme commune et sereine. Un public attentif et conquis attendait presque religieusement le dernier frisson de l'éclatement final, celui qui signe la séparation des savoirs et des techniques individuels. On vit alors au loin une meute vibrante et colorée s'approcher lentement et fabriquer soudainement une élévation grandissante presque inattendue. C'était la dernière figure. Une figure qui se construit de mots, d'idées et de minutes intenses. Une figure qui existe par ce qu'elle exprime et ce qu'elle atteint. Elle n'appartient qu'au public, le seul juge valable d'une signature : la propriété d'une courbe ou d'un éclat sont des mythes. Les pilotes de la PAF le savent, ils sont porteurs de la chronique du ciel, celui qui sait.

Les trois diamants de sable de Kéops, Kéfren et Mykérinos étaient lentement apparus dans la brume matinale. Leurs pointes divines tutoyaient le soleil depuis des millénaires comme pour mieux ramener les hommes à leur condition de terrien. Dans quelques instants, la PAF rendrait hommage aux siècles et aux secrets de ces élévations inouïes. Le mince sourire du sphinx du plateau de Gyzeh semblait s'amuser de cette agitation de moustiques colorés. Les rubans tricolores habillaient maintenant les pierres, les petits dauphins malicieux jouaient vivement entre les indifférences altièrres des tombeaux. Depuis les cockpits, on voyait se renverser le socle de sable comme si la patrouille avait acquis la permission de bousculer les siècles. L'immobilité des blocs de pierre et l'agilité des avions se mêlaient sans peine, reconnaissantes l'une envers l'autre de cet intermède de vie et de lumière.

Le croisement avait été un éclair. 1800 km/h de vitesse de rapprochement. Le Mirage de mon adversaire avait maintenant viré à gauche vers le haut, une manœuvre destinée à réduire sa vitesse et son rayon de virage. Le ciel était clair et accueillant. 7 g, un virage classique pour se retourner au plus vite et ne pas perdre l'avantage. Ne pas faire vibrer les ailes, ne pas dégrader la qualité du vol. Mon souffle s'accélérait sous la pression du facteur de charge. Surtout ne pas le perdre de vue. La silhouette fine du chasseur de mon opposant se découpait sur l'horizon, ses courtes ailes déchiraient l'air raréfié d'un bleu trop dense. Quelques fines traînées suivaient son évolution presque rageuse. On sentait la détermination et l'agressivité indispensables à sa survie. Les manœuvres allaient s'enchaîner et les qualités des deux pilotes se feraient face. Un ensemble diffus d'habileté, de jugement, d'énergie et de ténacité. Dans le monde réel d'un combat, ce serait tuer ou être tué. Chacun le savait et le gagnant

serait celui qui ne l'oublierait pas.

Paroles en l'air... J'ai choisi ce titre pour ce qu'il a d'aérien, de détaché des affres bassement terrestres, des lois de la politique sans tête et parce que les filets d'air m'ont tout donné. Ils m'ont apporté une vision du monde, certes toujours contestable, ils ont comblé mes espérances les plus extrêmes, ils m'ont proposé les rencontres humaines les plus riches et ils ont créé un lien, une passerelle avec les mondes, celui qu'on ne voit pas, celui d'en haut, et bien d'autres qu'on n'imagine pas parce que notre quotidien n'en est pas fait. Voler c'est nouer, c'est mettre en contact, c'est relier les besoins et les âmes, sauver des vies, provoquer l'espoir et dire sa présence. Je l'ai vécu. C'est donner du bonheur, apporter un sourire, partager, encourager, porter plus haut que l'esprit n'ira jamais. Il y a un infini dans le vol qui n'existe pas ailleurs. Alors, les vues rétrécies, les pauvres raisonnements, les diktats sectaires sont plus dangereux que n'importe quel vol. Il y a une forme de désespoir qui ne dit pas son nom dans l'abandon des rêves. Le rêve c'est l'essence même des possibles, le tremplin vers un autre soi-même, plus capable, plus audacieux. Le rêve autorise de transposer l'imaginaire en réalité, sa propre réalité, ce qui nous construit tous : édifier sans rêver, c'est construire sans fondation. Alors, je prends les enfants sous mes ailes, je les emmène plus haut qu'ils ne l'ont jamais souhaité, plus haut que ce qu'on leur a promis parce qu'ils le méritent et qu'ils sont ce que beaucoup d'entre nous ne sommes plus : l'avenir.